

« Notes de lecture », *Carrefours de l'éducation*, vol. 54, no. 2, 2022, pp. 271-307.

Moreau, P.-F. & Pouteyo, M. (dir.). (2021). *Fernand Deligny et la philosophie. Un étrange objet*. Lyon : ENS Éditions, 213 p.

Malgré la parution en 2007 des *Œuvres* de Fernand Deligny aux éditions L'Arachnéen (on doit à Sandra Alvarez de Toledo ce remarquable travail d'édition qui fait plus de 1800 pages), cet éducateur-écrivain reste méconnu. Les philosophes de profession, y compris les philosophes de l'éducation, ne le citent que rarement (même si P.-F. Moreau, l'un des deux directeurs du présent ouvrage, avait attiré leur attention en publiant en 1978 son *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*). Les ouvrages ou articles de fond sur l'aspect proprement philosophique de son œuvre (voir, par exemple, *Le sujet des normes* de Pierre Macherey) sont encore trop peu nombreux, et les thèses de doctorat consacrées à Deligny relèvent souvent de problématiques transversales, entre sciences de l'éducation et théories du cinéma.

Il est vrai que la démarche de F. Deligny, notamment celle des années 1970-1990 dans les Cévennes, avec des enfants dits « invivables », « insupportables » et « incurables », risque aujourd'hui d'apparaître intempestive, en tout cas totalement étrangère aux logiques éducatives actuelles. En décrivant l'enfant autiste comme un *quasi-sujet* privé de langage, incapable d'intériorité et de réflexivité, Deligny ne peut manquer de heurter le sens commun puisque ses analyses ne s'inscrivent dans aucun cadre institutionnel, scolaire ou médical, bien défini. Comment, en effet, nous repérer par rapport aux normes d'apprentissage et d'évaluation qui sont à présent les nôtres si l'enfant ne sait pas qu'il apprend ?

Certes, Deligny a eu, à l'époque, le mérite d'offrir aux enfants qu'il accueillait une vie plus acceptable que celle qu'ils auraient connue dans un hôpital psychiatrique ou un institut spécialisé. Mais dans un contexte thérapeutique et éducatif qui a changé du tout au tout, sa démarche risque bel et bien d'apparaître obsolète. Sans gommer cette difficulté (le sous-titre signale d'emblée que les philosophes ont affaire à un « étrange objet »), le présent ouvrage collectif fait le pari d'une actualité de Deligny. À partir de la position *excentrée* ou *excentrique* de Deligny, nous aurions quelque chance, grâce à un effet de distanciation, de mieux saisir les enjeux de nos propres positionnements épistémologiques.

L'« Introduction », rédigée par M. Pouteyo, co-directeur de l'ouvrage, marque bien les écarts que les contributeurs de ce volume auront à réduire. Et tout d'abord, comment oser philosopher, de haut et de loin, sur l'incomparable *pratique* de Deligny ? L'enjeu, dans ce cas si particulier, n'est ni de mettre en pratique une théorie ni d'éclairer une pratique aveugle par des concepts mais avant tout de ne pas se payer de mots, de prendre acte de certaines différences irréductibles. Quels pédagogues ou éducateurs (le plus souvent fonctionnaires de l'État), quels philosophes professionnels ou doctorants (écrivant pour enrichir leur *curriculum vitae*) voudraient ou pourraient être, comme Deligny l'a été, un éducateur-écrivain (non subventionné) vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? N'y a-t-il pas d'emblée ici un risque de malentendu ? On peut certes philosopher de tout et à partir de rien mais à condition de garder le sens des proportions. Le risque n'est d'ailleurs pas tant d'instrumentaliser Deligny (car, après tout, les philosophes restent naturellement libres de construire les idoles ou les mythes qu'ils veulent) que de faire preuve, dans cette situation inédite, d'un trop grand esprit de méthode. Parce que Deligny se défie de la scolastique universitaire, y compris des rhétoriques anti-normatives ou

contre-culturelles des intellectuels des années 1960-70, philosopher avec ou contre lui (ce qui est bien l'intention du présent livre) ne semble pas à la portée du premier commentateur venu. Toute approche excessivement « scolaire » ou même académique pourrait s'avérer contre-productive.

L'ouvrage comporte trois parties qui valent surtout comme trois axes ou manières de s'orienter dans la pensée des rapports, possibles ou réels, de Deligny à la philosophie et des philosophes à Deligny. Le but est d'« effectuer un parcours philosophique *dans* l'œuvre de Deligny » (p. 10) et non – ce qui reviendrait à inverser les rôles – de chercher ce qui, chez Deligny, pourrait s'intégrer à un parcours philosophique préétabli. Dans un premier temps, M. Pouteyo, P.-F. Moreau, M. Miguel et C. Perret montrent qu'il existe un certain *air de famille* entre le questionnement radical de Deligny et le questionnement radical de la philosophie. Mais les ressemblances et les mots sont parfois trompeurs. Les concepts de sujet, d'homme, d'enfant, d'être, de langage, d'institution, de société, de nature, *etc.*, tels que les définissent les philosophes, les métaphysiciens ou les phénoménologues – mais aussi les psychanalyses ou les sémiologues – ne sont pas ceux de Deligny qui vise, lui, une radicalité d'avant la naissance des savoirs institués. Aussi importe-t-il avant tout de s'arrêter – et c'est le sens du premier chapitre intitulé « Lire, écrire : de Montaigne à Wittgenstein » – sur le double mouvement delinien d'appropriation et de rejet de la lecture et de l'écriture, devenues pour nous deux vecteurs *exclusifs* de la Culture (et dont l'exclusivité reste impensée). S'il faut tenter de « traverser le langage », comme Deligny nous y exhorte dans *L'Arachnéen et autres textes*, pour donner à voir ce nœud originaire qui, toujours et déjà, nous relierait tous les uns aux autres, autistes et non-autistes, *comment le dire ?* Comment faire signe – à l'instar d'un ethnologue ou d'un éthologue parti à la découverte d'un monde inimaginable, d'un monde d'avant toute classification et hiérarchisation – vers l'ordre infra-rationnel qui conditionne nos adhésions premières et détermine secrètement tout repère, toute norme, toute valeur et aussi toute discrimination ? Ne serait-il pas préférable, afin d'éviter les faux-semblants de l'écriture et de la lecture, de taire ce dont on ne peut parler ? En ce point, toute la question est de savoir si les mots qui, en tenant lieu de choses, fondent toute discursivité, sont une condition *sine qua non* pour exister, c'est-à-dire pour faire l'épreuve du réel. Le langage est-il la condition de toute expérience possible ou n'est-il qu'*un événement aléatoire, plus ou moins probable, qui ne conditionne qu'un type particulier d'expérience ?* Question clé pour Deligny qui, confronté à des cas d'autisme très sévères, doit refondre la catégorie de « l'humain » pour l'étendre aux quasi-sujets mutiques. Question totalement inaudible à la fois pour les philosophes qui font du langage le propre de l'homme et pour les cliniciens qui font de la parole le principe du soin.

Dans un deuxième temps, P. Sévérac, B. Ogilvie et A. Janvier ouvrent un autre chemin. Leur approche relève davantage de l'histoire des idées (histoire de la philosophie mais aussi des sciences humaines). Certes, l'objectif, conformément à la visée générale de ce volume collectif, n'est jamais de réduire l'œuvre de Deligny à un système qui devrait trouver sa place dans une histoire des systèmes. Cela reviendrait, on le sait, à commettre le pire des contresens. Mais rien n'empêche des philosophes de profession, dans le cadre de leurs propres recherches, de faire un usage personnel de l'œuvre de Deligny, voire de s'en inspirer. Reconnaître la singularité de l'engagement du Deligny éducateur est une chose ; autre chose est de reconnaître l'originalité des textes du Deligny écrivain. Se situer en marge des courants dominants de pensée ne suffit évidemment pas à garantir la qualité d'une œuvre. Sauf à la sacraliser indûment, il est donc permis de passer l'œuvre delinienne au crible d'œuvres qui la précèdent ou lui sont contemporaines. Aussi les travaux de Spinoza, Vygotsky, Althusser, Freud, Lacan, Lévi-Strauss ou encore Wallon sont-ils convoqués non pas pour en minimiser la portée heuristique mais au contraire pour en actualiser toutes les virtualités.

Dans la dernière partie, que l'on pourrait qualifier de prospective, B. Han Kia-Ki, M. Winter, M. Rocha et B. Oliveira mais aussi P. Macherey (dans le cadre d'un entretien avec B. Ogilvie) ne se demandent plus seulement ce que signifie l'œuvre de Deligny et quel trésor spéculatif elle recèle mais ce que nous pouvons *faire* aujourd'hui et demain dans le sillage de cette utopie *réalisée* que fut la vie dans le hameau de Graniers. Question délicate car le problème n'est pas seulement celui, empirique, de l'extension exponentielle d'une rationalité techno-bureaucratique qui, arraisonnant le monde pour produire toujours plus de marchandises, ne laisserait aucune place aux enfants improductifs. Le problème, strictement interne au Monde des êtres doués de langage et de représentation, est de nature transcendantale : les enfants mutiques dont le point de vue, ou plutôt ce que Deligny nomme « le point de voir » (puisqu'ils sont *a priori* exclus de la grande scène de la lutte des consciences), n'est pas interchangeable, ne sauraient promouvoir eux-mêmes leur propre système de référence pourtant tout aussi *réel* que le nôtre (comme l'attestent les fameuses « lignes d'erre » aux allures de rhizomes que les éducateurs tracent jour après jour pour établir la cartographie de l'être-au-monde des enfants).

Enfin, dans la postface, intitulée « Quels objets pour la philosophie ? », P.-M. Moreau propose une synthèse ouverte qui loin d'être formelle possède une teneur épistémologique qui rétrospectivement catalyse l'ensemble.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)